CRITIQUE, festival. BERGAME, 12ème Festival Donizetti (Teatro Sociale), le 14 novembre 2026. DONIZETTI : Alahor in Granata. R. De Candia, M. Alkhovic, L. Verecchia, D. Monaco… Benedetto Sica Papa / Chiara Cattani

Après l'ouverture en majesté au Teatro Donizetti avec *L'Esule di Roma*, le 12e Festival Donizetti a poursuivi son exploration des raretés donizettiennes en investissant le charmant *Teatro Sociale* de la ville-haute de Bergame, écrin néoclassique suspendu au-dessus de la ville basse. C'est dans ce cadre intimiste, propice aux redécouvertes, que la manifestation lombarde a exhumé le rarissime titre qu'est *Alahor in Granata*, ouvrage de jeunesse de Gaetano Donizetti, créé à Palerme le 7 janvier 1826 au Teatro Carolino, à une époque où le compositeur bergamasque y exerçait les fonctions de directeur musical. Longtemps considérée comme perdue, la partition autographe a refait surface en 2023 dans

les collections du Conservatoire Alessandro Scarlatti de Palerme, permettant à Edoardo Cavalli d'en établir une édition critique. C'est donc la version originale, et non la révision de 1830 (qui avait servi aux reprises de Séville en 1998 et de Palerme en 1999…), que le public très international de la manifestation italienne a eu le privilège d'entendre – un événement musicologique autant qu'une fête lyrique!

L'argument, tiré d'un roman de Florian déjà mis en musique par Cherubini, plonge l'auditeur dans la Grenade nasride du XVe siècle, déchirée par la *vendetta* entre les *Abencérages* et les *Zégris*. Alahor, dernier héritier mâle de la lignée déchue des *Abencérages*, revient d'exil pour venger son père et arracher sa sœur Zobeida à Muley-Hassem, le frère de l'usurpateur, dont elle est pourtant devenue la favorite. Le roi, figure de sagesse déchirée entre la raison d'État et la passion, tente de pacifier le royaume tout en refusant d'épouser la fille du puissant (Zégri) Alamar, qui ourdit sa vengeance. L'intrigue, passablement embrouillée – l'on peine parfois à distinguer Alahor d'Alamar, et les retournements de situation fleurent bon l'artifice –, se dénoue dans un *happy end* où les deux frères ennemis se réconcilient et où l'amour triomphe. Mais sous ses atours d'*opera seria*, l'ouvrage baigne dans une atmosphère de *semiserio* rossinien, mêlant passions tragiques, personnages volontiers caricaturaux et une écriture vocale d'une virtuosité ébouriffante. La musique, sans être d'une originalité bouleversante, regorge de trouvailles d'orchestration – les mélomanes avertis y reconnaîtront au passage la future entrée de Belcore dans *L'Elisir d'amore* – et concentre ses plus beaux numéros dans un second acte particulièrement généreux.



La direction musicale avait été confiée à la jeune cheffe italienne **Chiara Cattani**, claveciniste et spécialiste du répertoire baroque et classique, qui faisait ses débuts à Bergame. À la tête de l'orchestre ***Gli Originali***, formation sur instruments d'époque dont la texture transparente et les couleurs boisées se prêtent idéalement à ce répertoire, elle a imposé un discours d'une vivacité réjouissante : *tempi* alertes, articulations nettes, un *continuo* imaginatif et un sens aigu du théâtre. Sans jamais forcer le trait, elle a fait ressortir la verve rythmique et l'élan juvénile d'une partition écrite pour briller, tout en accompagnant les chanteurs avec une souplesse exemplaire. Le ***Coro dell'Accademia Teatro alla Scala***, préparé par **Salvo Sgrò**, a déployé une pâte sonore homogène et une précision impeccable, notamment dans les pages chorales qui ponctuent les deux actes avec une efficacité dramatique certaine.

La distribution réunissait une équipe de chanteurs chevronnés

et de jeunes promesses, et le moins que l'on puisse dire est que le plateau a tenu toutes ses promesses. **Laura Verrecchia**, en Muley-Hassem, a impressionné par la profondeur de sa voix et la splendeur de ses graves, drapant le roi de Grenade d'une autorité vocale immédiate ; son air du second acte, où Hassem confie ses tourments entre devoir et désir, a touché par sa noblesse de ligne et son phrasé souverain. La jeune soprano russe **Mira Alkhovik**, en Zobeida, a littéralement ébloui : sa colorature est d'une agilité confondante, ses vocalises fusent avec une précision d'orfèvre, et son timbre clair, juvénile, sait se charger d'une émotion poignante dans les passages lyriques. Elle incarne une héroïne à la fois fragile et déterminée, et l'on comprend sans peine que le roi ait succombé à son charme. Le baryton italien **Roberto de Candia**, grand habitué de la scène bergamasque, incarnait Alahor. Il possède une présence scénique indéniable et une intelligence du texte qui font mouche dans les moments de fureur vengeresse, même si l'on a pu sentir par instants une certaine raideur dans l'émission, comme si le personnage, tout entier tendu vers son désir de vengeance, peinait à trouver la souplesse du *bel canto* pur. On retiendra néanmoins un duel vocal avec Hassem d'une intensité palpable et une humanité qui affleure sous la carapace du guerrier. Autre belle découverte de la soirée, le jeune et sémillant **Dave Monaco**, en Alamar. Le ténor italien, dont c'était la première apparition à Bergame, possède un métal clair, une projection aisée et une musicalité naturelle qui font de son personnage – pourtant passablement falot dans le livret – une présence vocalement stimulante. **Enrico Basso** (Ismaele) et **Cristina De Carolis** (Sulima) complétaient la distribution avec efficacité et modestie, assurant sans faille les rôles secondaires et contribuant à l'équilibre d'ensemble.



Reste la mise en scène de **Benedetto Sicca Papa**, qui signait là une proposition plutôt sage, mais très esthétique et colorée. Le parti pris est celui d'un théâtre narratif et visuel, qui mise sur la suggestion plutôt que sur la transposition conceptuelle. Les décors de **Luigi Ferrigno** – deux murs nus, une plate-forme mobile et un grand cube au centre du plateau – dessinent un espace épuré, presque abstrait, que viennent animer des objets suspendus évoquant vaguement des *chips de crevettes* géantes et, selon les actes, des colonnes ou des tentures. Les costumes de **Marco Piemontese** jouent sur une palette de couleurs chatoyantes – verts émeraude, pourpres, ors – qui tranchent avec la sobriété des murs et confèrent à l'ensemble une indéniable élégance picturale. L'éclairage de **Marco Giusti**, volontiers ténébreux, sculpte les silhouettes et crée des zones d'ombre propices aux complots, tandis que la chorégraphie de **Leonardo Castellani** insuffle un surcroît de vie aux scènes de cour.

Les qualités de cette mise en scène sont réelles : la clarté du récit, la beauté plastique des tableaux, l'idée de faire planer le spectre du père d'Alahor et Zobeida au-dessus de

l’action – un acrobate en tenue arabisante qui descend du ciel à intervalles réguliers –, et surtout la capacité à faire exister le drame sans surcharge conceptuelle. Le **Teatro Sociale**, avec sa jauge intimiste, permet aux chanteurs d’être au plus près du public, et Sicca Papa sait utiliser cette proximité pour créer des moments de tension palpable. Cependant, on peut déplorer une direction d’acteurs souvent statique, laissant les interprètes campés sur des poses convenues, face au public, sans véritable interaction psychologique. Le personnage d’Alamar, affublé de mimiques outrancières et d’un cabotinage qui confine à la caricature, frôle par moments le numéro de pantomime. Certains effets – à commencer par les danseurs qui se démasquent soudain dans le finale – peuvent prêter à sourire, voire à une forme d’hilarité involontaire, là où l’on attendait une élévation tragique.

Il n’en demeure pas moins que la résurrection de cet *Alahor in Granata* rend justice à une partition que l’on croyait à jamais ensevelie – et c’est précisément cela la magie du Festival Donizetti : faire revivre le passé avec les moyens du présent, sans jamais oublier que l’opéra est d’abord un spectacle vivant !

CRITIQUE, festival. BERGAME, 12ème Festival Donizetti (Teatro Sociale), le 14 novembre 2026. DONIZETTI : Alahor in Granata. R. De Candia, M. Alkhovic, L. Verecchia, D. Monaco… Benedetto Sica Papa / Chiara Cattani. Crédit photographique (c) Photo Studio U.V. – Fondazione Teatro Donizetti